

rochers. Cela fut pis encore lorsque beau coup de ces nouveaux venus eurent été le dimanche aux stores et révéla, sans doute avec exagération, la découverte de mines très-favorables. Déjà, dès le lundi matin la vallée fourmillait de chercheurs d'or, et on en voyait incessamment paraître de nouveaux sur les montagnes. Avant la tombée de la nuit, on fut obligé de faire respecter, le revolver à la main, les limites de son claim. La vallée n'était pas étendue, et une grande partie de sa surface était trop haute et trop pierreuse pour rendre possible l'extraction de l'or. Toute la terre d'alluvion avait donc été envahie en toute hâte par cette grande affluence de gens.

On entendait s'élever çà et là des querelles, on voyait briller des pistolets et des couteaux, car les derniers venus ne trouvant plus de place, voulaient pénétrer dans les claims déjà occupés, et ils furent naturellement repoussés par les propriétaires l'égitimes.

Le sang ne coula pas, cependant; chacun chercha un espace libre, aussi longtemps qu'il y eut de la place; et les autres gravirent de nouveau les rochers, mécontents et furieux de leur déception.

Les Flamands se virent donc étroitement serrés, et, comme ils avaient déjà éprouvé que leur claim n'était productif qu'à une certaine distance de la rivière, ils étaient convaincus que dans peu de temps il serait épuisé. Ce qui les consolait, c'était la certitude que, si le bonheur leur souriait, ils auraient bientôt réuni les ressources nécessaires pour entreprendre le voyage au placer inconnu.

Sous prétexte que leur mulet ne trouvait plus assez de fourrage dans la vallée, ils dressèrent leur tente sur la hauteur et hors de la vue des autres chercheurs d'or. Ils commencèrent à faire leur provisions en cachette; tous les jours, l'un d'eux allait aux stores par des vallées détournées et apportait une charge de farine, de viande salée ou de lard.

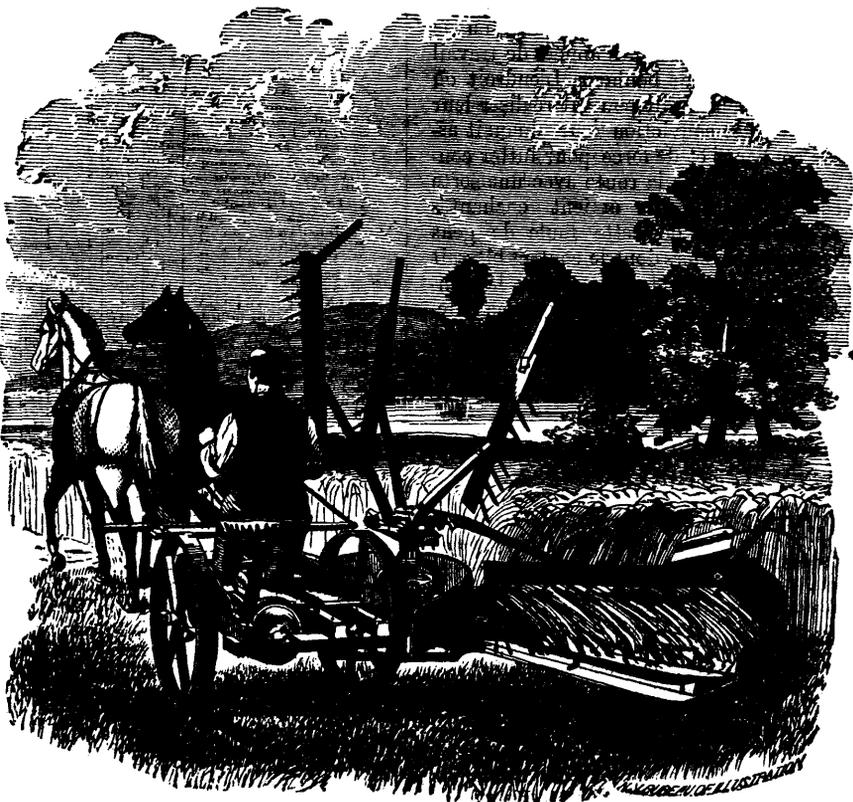
Ces précautions étaient nécessaires pour cacher leurs intentions à leurs compagnons de placer; car, si l'on avait soupçonné qu'ils se préparaient à un long voyage dans l'intérieur du pays, beaucoup d'entre eux les eussent suivis. En effet, on savait que c'étaient eux qui avaient découvert les premiers le placer, ils devaient donc avoir une grande expérience pour reconnaître les endroits favorables, ou posséder des renseignements pour guider leurs recherches. Il n'en fallait pas davantage pour décider un grand nombre d'hommes qui aspiraient à une fortune rapide, à suivre leurs traces et leurs chances.

La dernière provision qui fut apportée à la tente était une grande quantité de sel et assez de poudre pour remplir les poires de chacun.

Le lendemain matin, une heure avant le jour, l'âne était tout chargé dans le bois; la voile fut ôtée de la tente et les Flamands commencèrent leur voyage tranquillement et sans bruit, jusqu'à ce qu'ils fussent assez loin pour ne pas craindre d'être surpris au moment du départ.

Pendant deux jours, ils tâchèrent de remonter autant que possible le cours du

B U C K E Y E



FAUCHEUSE, MOISSONNEUSE ET RATELEUSE AUTOMATE,

(PATENTE DE JOHNSON)

MANUFACTURÉE PAR

**FROST & WOOD, Smith's Fall,
ONTARIO.**

Plus de 30,000 vendues l'an dernier aux États-Unis et en Canada

JOHN H. LARMONTH, Agent,

NO. 33, RUE DU COLLEGE

Vis-à-vis l'ancien Collège, Montréal.

20 mai.—21 C 2jm

Yuba; alors ils passèrent l'eau à gué et marchèrent vers le nord pour se rapprocher de la rivière de la Plume. Il leur était très-difficile de conserver une direction certaine, car leur route était très-souvent interrompue par des montagnes de quelques milliers de pieds de hauteur, et par des chutes d'eau de quelques milliers de pieds de profondeur. Pour comble de disgrâce, toutes les chaînes de montagnes se dirigeaient vers la mer, et leurs cimes leur barraient le chemin. Le plus souvent, ils étaient obligés de perdre des heures entières à chercher un passage; quelquefois il fallait décharger l'âne pour lui faire descendre une pente dangereuse ou gravir des rochers escarpés.

Par suite de ces obstacles de toute nature ils avançaient très-lentement, et le septième jour de leur voyage, ils étaient convaincus qu'ils n'avaient pas fait quarante lieues depuis les stores du Yuba.

Le baron, qui était très-fatigué, commençait à murmurer et à accuser Pardoes de témérité; mais le bruxellois, se croyant sûr de son affaire, reçut ses observations avec ironie, et se flatta de l'amener à reconnaître qu'il avait eu toute raison d'entreprendre ce voyage.

Victor Roozeman et son ami Kwik montraient le plus de confiance et de courage. En effet, ils n'étaient pas venus en Californie pour y chercher plus ou moins d'or et le